

# **Le diable au corps**

Recueil d'articles  
de la revue *Diavolo in corpo*  
(1999-2000)

*Traduit de l'italien*

**MUTINES SÉDITIONS**

Mutines Séditions  
c/o Bibliothèque Libertad  
19, rue Burnouf  
75019 Paris  
<http://mutineseditions.free.fr>  
[mutineseditions@riseup.net](mailto:mutineseditions@riseup.net)

© NO COPYRIGHT  
Aucun droit, aucun devoir

novembre 2010

Impreso en: Publidisa  
Depósito legal:

## *Tirer le diable par la queue...*

Malgré sa brève existence, trois numéros sur une année, la revue italienne *Diavolo in corpo* a eu le temps de marquer nombre de compagnons d'un peu partout. De tous les instruments dont nous pouvons disposer, la revue relève en effet d'un exercice assez particulier. Ni journal dont la vocation est l'agitation sur un territoire donné, ni bulletin dont l'objet est le recueil de matériel autour d'une lutte spécifique, et pas non plus grosse brochure qui se propose d'enrichir un thème spécifique, une revue peut développer à la fois quelque perspective quant au contenu, tout en maintenant une dialectique pratique avec la guerre sociale dans laquelle est inscrit. Cet équilibre entre approfondissement théorique et agitation à moyen terme est en général des plus subtils à trouver.

De décembre 1999 à novembre 2000, *Diavolo in corpo* a donc tenté de proposer quelque chose d'*autre*, un contenu capable de se débarrasser des oripeaux de l'idéologie, tout en élargissant socialement le spectre des complices possibles. En somme, elle s'est lancée dans l'aventure d'impulser de nouvelles réflexions dans la critique sociale, sans craindre de bousculer un mouvement alors plutôt figé dans ses habitudes et pétrifié dans ses certitudes.

Il faut dire que cette revue est sortie en Italie à une période de changements, tant en ce qui concerne le mouvement anarchiste non organisé (en dehors des syndicats et de la Fédération, pour faire court), qu'au regard de son contexte immédiat. Lorsque paraît son premier numéro fin 1999, le mouvement est en effet encore largement affai-

blit et éclaté suite à la répression et aux dissensions internes qui ont suivi l'affaire Marini<sup>1</sup>. L'hebdomadaire *Canenero* s'est arrêté en 1997, et avec lui tout projet plus ambitieux comme la création d'un quotidien d'agitation national, plusieurs compagnons sont en exil, sous les verrous ou avec des marges d'action très restreintes, le milieu squatter a pris ses distances depuis les premières attaques dans le Val Susa en 1996, et plus largement le cycle répression/anti-répression masque un manque cruel de perspectives vers le social. Il devient par exemple urgent de repenser la question insurrectionnelle telle qu'elle avait été développée puis portée dans les années 80 et 90 (dans un contexte de pacification et suite à l'écrasement de la génération qui a voulu monter à l'assaut du ciel), comme d'en tirer quelques bilans. Mais il est alors également nécessaire d'analyser et de comprendre les changements de la domination (suite à la chute du mur de Berlin ou avec les restructurations productives liées à la technologie), ou des formes sociales d'antagonisme inscrites dans un contexte de guerre civile.

Car ces années-là, c'est aussi par exemple aux portes de l'Italie la guerre en ex-Yougoslavie (1995) puis au Kosovo (1999), avec leur cortège d'épurations ethniques et de bombardements humanitaires, ou l'insurrection albanaise (1997). Autant d'événements qui conduisent aussi des vagues de déserteurs et de réfugiés à fuir vers la Péninsule, avec les bouleversements sociaux qui en découlent, tant les migrations venues de l'extérieur sont une question nouvelle pour ce pays. Mais la fin des années 90, c'est également une insatisfaction qui semble monter dans le pays, portant au pouvoir de nouveaux gouvernements de gôche composé d'ex-communistes à partir de 1996<sup>2</sup>, appuyés dans la rue comme dans nombre de centres sociaux du nord-est par les débris d'une partie de l'ex-autonomie organisée au sein des Tute Bianche.

Pour apporter sa contribution au débat, c'est-à-dire «*tenter d'agiter les eaux limoneuses de l'océan social, tout en fuyant les puits stagnants des ghettos particuliers*», *Diavolo in Corpo* propose ainsi des textes liés à ces actualités du moment (la guerre au Kosovo et les barbares, le retour

de la gôche et les élections, l'immigration et les camps, sans oublier non plus le Jubilé chrétien de l'an 2000 ou l'accident nucléaire de Tokaimura de septembre 1999), mais également d'autres problématiques alors plus nouvelles (sur le primitivisme ou la technologie).

De même, dans un jeu de correspondance entre passé et présent, chaque numéro se place d'un côté sous l'égide d'un célèbre inconnu (Marinus van der Lubbe, Emile Henry et Georges Darien) et réexhume au passage quelques classiques de la subversion (Johann Most, Max Sartin ou William Morris), tandis que d'un autre la revue réussit à bousculer certaines questions, comme celles de l'Etat, de l'histoire, de la justice, du terrorisme, du travail ou tout simplement du sens de la vie même.

Au fil des pages (de 64 à 72 selon les numéros), on se trouve face à un mélange détonant qui puise autant ses sources dans la philosophie grecque que dans des anecdotes du moment, et qui publie des traductions d'auteurs certes anti-autoritaires, mais pas forcément anarchistes : Georges Lapierre sur le millénarisme, la revue *Oiseau Tempête* sur la nature ou l'art, l'Encyclopédie des Nuisances sur les biotechnologies, la Bibliothèque des émeutes sur l'histoire, ou les revues *Killing King Abacus*, *Fifth Estate* ou *Midnight notes* avec John Zerzan, Peter Linebaugh et David Watson. Le tout mêlé à de longues analyses développées par les compagnons qui ont animé la revue, écrites individuellement ou à plusieurs.

Mais comme cela serait encore trop ennuyeux, une partie de ces textes italiens emprunte aussi parfois les chemins de traverse du joyeux pillage, détournement ou autre plagiat du grand bordel des théories radicales, qu'il s'agisse d'auteurs anarchistes, surréalistes ou même d'une petite partie de l'ultra-gauche. A titre d'illustration volontairement ironique, l'éloge paru à la fin du second numéro sur ce grand poète trop vite disparu qu'est Emile Henry, s'inspire presque entièrement de l'introduction d'André Breton aux *Chants du Maldoror*. Enfin, si tous ces articles-là sont écrits sous pseudonymes, c'était notamment pour tenter de neutraliser certains mécanismes classiques de la politique, comme celui d'une lecture orientée d'avance

en fonction de l'affinité avec l'auteur, mais aussi celui de l'émergence de figures de référence théorique. Précisons également que les fausses signatures utilisées par les différents rédacteurs de la revue étaient en plus échangées entre elles d'un numéro sur l'autre, afin d'achever de brouiller une dernière fois les pistes de l'identité.

En armant les cerveaux tout en prêtant une grande attention aux événements qui s'embrasent autour de nous (sans tomber dans le piège classique de textes autocentrés sur les problématiques du mouvement), *Diavolo in corpo* nous donne dix années après comme un goût de vertige : non seulement nombre de ses articles restent pertinents et continuent d'alimenter la pensée critique, mais ils transmettent toujours un enthousiasme qui peut aiguïser l'action révolutionnaire. Conscients qu'ils étaient insérés dans la revue au sein d'une réflexion globale, et qu'ils étaient souvent complétés par un ou deux autres autour d'un même argument, nous n'avons pourtant pas hésité à les publier séparément. D'une part, *Diavolo in corpo* ne se présentait en effet pas comme porteur d'une analyse étroite et univoque sur la domination, mais se voulait une simple tentative pour comprendre ses évolutions et agir contre elle (d'où l'ouverture à des textes non-anarchistes «*de quelque intérêt*», sans que cela n'implique une stricte affinité avec leurs auteurs). D'autre part, plusieurs articles traduits par la revue existent déjà ailleurs en français et, surtout, ce sont les réflexions mêmes de ces compagnons transalpins qui nous intéressaient pour alimenter les nôtres, au-delà d'un projet circonscrit à une période et un contexte précis. Pour composer le présent recueil, notre sélection s'est donc plus précisément penchée sur ces réflexions-là, guidés par la volonté de donner au lecteur un aperçu de la diversité des thèmes abordés dans *Diavolo in corpo*, et aussi bien entendu par l'intérêt qu'ils présentent encore aujourd'hui.

Prenons quelques exemples.

En lisant *Qu'est-ce que le terrorisme ?*, la correspondance avec les débats qui se déroulent ici depuis bientôt trois ans autour de la

question saute rapidement aux yeux. Pourquoi est-ce donc si difficile de penser que, si les mots ont encore un sens, les terroristes sont les Etats et leurs concurrents, plutôt que de proclamer son innocence ou de nier que le terme même de «terrorisme» puisse être employé (vu sa polysémie) ?

Autre cas, avec le texte *La fin du monde*, qui propose avec joie dans ce pays infesté de centrales et de laboratoires nucléaires, un angle d'attaque différent enfin débarrassé du catastrophisme et de l'écologisme. Prendre acte que le négatif absolu est désormais passé du côté de la domination avec l'atome, ne peut ainsi paradoxalement que nous pousser avec plus de force vers une liberté totale, et certainement pas à un énième replâtrage au nom de l'urgence, ou à un retrait du monde qui abandonnerait le monopole du négatif à cette même domination.

Un autre texte, comme *Cent millions par an*, autour des premières mobilisations en Italie contre les camps pour sans-papiers, nous rappelle quant à lui opportunément le lien entre immigration et marchandise, et qu'un des principaux problèmes posé par les révoltes à l'intérieur n'est pas celui des conditions d'enfermement, mais plutôt l'existence même de ces prisons spéciales.

Continuant sur cet élan, nous aurions pu traduire d'autres textes du même tonneau, pillant allègrement dans les trois numéros de la revue tout ce qui semblait encore parler immédiatement autour de nous. Pourtant, au lieu de nous restreindre à la seule agitation, nous avons également voulu mettre en circulation quelque chose d'autre, sans lien *direct* avec des luttes ou des événements spécifiques. Nous avons voulu faire partager des idées qui touchent à quelque chose de plus profond, à des mécanismes sociaux que nous reproduisons aussi comme autant d'obstacles à cette vie pleine et démesurée à laquelle nous aspirons, et pour laquelle nous nous battons.

*Le moindre mal* est ainsi un texte qui affronte la question des faux choix que nous offre un monde de résignation et de calculs, un monde où on se laisse souvent tenter par le moins pire, plutôt que d'essayer de sortir du cadre imposé pour le détruire définitivement.

*Au centre du volcan* questionne quant à lui une des fausses dichotomies –raison et passion– qui nous emprisonne parfois jusqu'à nous priver de toute possibilité révolutionnaire, ou nous paralyse face à la peur contemporaine d'un retour de la barbarie. Ebauchée dans le second numéro de la revue sous le rapport entre révolte et révolution, cette question avait déjà été traitée dans le premier sous l'angle de la civilisation et de la guerre civile (*Du côté des Barbares*), et sera également creusée deux années plus tard dans un livre en réponse à *Empire* de Toni Negri : *Barbares, l'irruption désordonnée*<sup>3</sup>. Cet article prend non seulement acte de la disparition de toute centralité possible de la classe ouvrière dans l'antagonisme, mais en tire surtout les conséquences en interrogeant le développement de nouvelles formes de «barbaries» un peu partout, comme ces émeutes désormais privées de contenu positif d'un *autre* monde. Sans apporter de réponse toute faite, mais en sachant regarder la gestion moderne du capital à travers la guerre permanente en toute lucidité.

*Pour régler les comptes* est un autre exemple de ces textes qui nous poussent à regarder un peu plus loin, en s'attaquant au thème de la justice. Si on prétend en effet dépasser les limites de sa critique radicale classique, notamment celle des utopies socialistes qui ne la résolvaient qu'en proposant une régulation drastique des passions humaines, il nous faut notamment être capables d'affronter la question de la vile vengeance, celle qui sommeillerait en chacun de nous en l'absence de régulation centralisée et coercitive. Dépassant un lieu commun qui oppose la sage justice à la violence aveugle, on pourrait alors peut-être voir qu'«*en réalité, rien ne démontre que la vengeance soit le passage obligé de ceux qui refusent la justice. Ce n'est qu'au sein d'une logique économique de compensation, si chère au capitalisme, qu'à une offense doit correspondre une offense comparable.*» Il est temps de commencer à réfléchir à une autre échelle que celle de l'Etat et de la société (les lois, les juges, les tribunaux), et sans cette logique libérale de la compensation : entre individus directement concernés qui ne peuvent trouver que des résolutions de conflit *uniques* à chaque fois.

Enfin, les deux derniers articles (*Les marchands de la vie et Ailleurs*) nous laissent sur une ultime interrogation : la subversion des rapports sociaux ne passerait-elle pas d'abord par le fait d'affronter la vie, sa propre vie, comme une tension vers la liberté, plutôt que comme un long chemin de croix vers la mort ? ; une vie qu'on pourrait aussi bien considérer sans prix pour en retrouver le sens, que prendre comme un pari pour vivre ici et maintenant ce à quoi nous aspirons, sans le remettre à des lendemains qui chantent et sans le mutiler dans l'alternative ?

A travers cette brève présentation des thèmes abordés, on comprend assez rapidement ce qui nous a stimulés lors de la parution de ces trois numéros, et ce qui nous pousse encore à en livrer une traduction. Mais il existe aussi une autre raison, d'un autre ordre celle-là : diffuser un contenu qui parvienne à sortir des chemins battus de l'idéologie.

Au-delà de l'Italie, *un certain anarchisme* est en effet aujourd'hui souvent réduit un peu partout dans le monde (y compris par quelques uns de ses partisans) à la seule problématique des attaques spectaculaires ou de l'individu séparé. Le tout formerait cette nouvelle idéologie dont l'étiquette confuse a été vite trouvée dans les troupeaux militants, quand elle n'a pas été directement soufflée par les flics et les journalistes : l'«anarchisme insurrectionaliste». Confrontée à une question similaire au sein du mouvement nord-américain (les -ismes de l'anarchie), Voltairine de Cleyre précisait déjà en 1914 une position qui est restée la nôtre : *anarchiste* tout court.

Lorsqu'on réduit ses idées à quelques mots-clés (qui forgent surtout une identité et un produit d'appel sur le marché de la politique), ou qu'on tombe trop facilement dans l'apologie de formes ou de moyens particuliers, cela masque trop souvent une absence de contenus et d'idées, c'est-à-dire une incapacité à redévelopper une perspective révolutionnaire. Certes, la domination ne s'effondrera pas toute seule, et nous ne sommes pas en train de dire qu'il faudrait attendre on ne sait quelle masse ou majorité pour agir. Mais ce qui

fait en réalité toujours plus défaut dans la guerre sociale, c'est la capacité à redonner du *sens* à une liberté pour tous basée sur l'individu, au-delà du simple accompagnement plus ou moins critique des formes toujours plus ambiguës qu'emprunte l'antagonisme social. Cette petite sélection de textes souhaite y contribuer à sa mesure, sans rien promettre ni proposer d'autre que de tout interroger, afin que nos mouvements désordonnés aillent enfin «*toucher toutes les profondeurs*».

Nous pensons toujours que l'arme de la critique peut inspirer de joyeux révoltés, et que les idées peuvent nourrir des pratiques, et vice-versa, en un mélange explosif.

1. Affaire Marini : En septembre 1996, sur ordre du procureur Antonio Marini (qui mène l'enquête), près de 70 perquisitions et arrestations sont effectuées à travers toute l'Italie pour «bande armée». Le théorème de l'accusation, qui entend neutraliser une partie du mouvement anarchiste, repose sur le témoignage d'une repentie et l'invention d'un groupe de lutte armée dont personne n'a jamais entendu parler, l'ORAI. Nombre d'attaques ou d'expropriations depuis des années seraient à mettre au compte de cette organisation imaginaire. En mai 2000 (puis février 2003 en appel), la plupart seront acquittés du délit associatif, et 11 seront condamnés pour des faits spécifiques (dont Bonanno à 6 années ferme, pour un texte jugé trop «subversif»).

Voir la brochure *Dans le marécage, limites et perspectives de la répression anti-anarchiste*, La conjuration des Ego, Paris, juin 2000, 50 p.

2. Gouvernements Prodi (mai 1996-octobre 1998), d'Alema (octobre 1998-décembre 1999 et décembre 1999-avril 2000) et Amato (avril 2000-juin 2001).

3. Crisso/Odoteo, *Barbari, L'insorgenza disordinata*, ed. NN, Turin, 2002, 72 p. Une traduction de l'introduction est disponible en français dans la brochure *Negrisme & Tute bianca : une contre-révolution de gauche*, Mutines Séditions, Nancy, août 2004, pp. 10-16

## TABLE DES MATIÈRES

<i>Tirer le diable par la queue...</i>	5
I.	
entrez... entrez...	14
Le moindre mal, <i>Dominique Miséin</i>	18
La fin du monde, <i>Maré Almani</i>	27
II.	
Cent millions par an, <i>Erwine Kerr</i>	36
Au centre du volcan, <i>Dominique Miséin</i>	43
III.	
Les marchands de la vie, <i>Val Basilio</i>	64
Qu'est-ce que le terrorisme ?, <i>Maré Almani</i>	70
Ailleurs, <i>H.T.</i>	79
Pour régler les comptes, <i>Lope Vargas</i>	87
<i>Source &amp; traductions</i>	98